Littexil

La deuxième édition du Salon des littératures de l'exil et de la migration
(tenue au Musée national de l'histoire de l'immigration le 11 février
2018)

Alexis Nouss et Marie Poinot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4415>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.4415

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 141-144

ISBN : 978-2-919040-41-4

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Alexis Nouss et Marie Poinot, « Littexil », *Hommes & migrations* [En ligne], 1321 | 2018, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4415> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.4415>

INITIATIVES

LITTEXIL

LA DEUXIÈME ÉDITION DU SALON DES LITTÉRATURES DE L'EXIL ET DE LA MIGRATION

Dimanche 11 FÉVRIER 2018 AU Musée national de l'histoire de l'immigration.

La rentrée littéraire sur l'exil se passe au Musée national de l'histoire de l'immigration ! En partenariat avec la chaire « Exil et migrations » du Collège d'études mondiales-Fondation Maison des sciences de l'homme, ce deuxième salon a invité des auteurs et des éditeurs indépendants à rencontrer le public et à dédicacer leurs ouvrages¹. Le programme était à la fois dense et convivial : une ouverture du salon par un « grand entretien » avec Ananda Devi qui a évoqué la situation des réfugiés à partir de son recueil de poèmes *Ceux du large* (éd. Bruno Doucey, 2017), puis deux tables rondes thématiques et des présentations d'ouvrages par leurs auteurs.

Le premier salon fut accueilli en décembre 2016 sur la péniche Antipode, amarrée au bassin de La Villette, dans le XIX^e arrondissement de Paris, près de Stalingrad. Sa situation renvoyait à une double symbolique dans le contexte de la migration contemporaine vers l'Europe : celle d'un lieu flottant, rappelant les traversées méditerranéennes, et celle de la localisation parisienne, non loin d'un quartier où se concentrent nombre d'exilés arrivés dans la capitale. L'accueil du deuxième salon au Palais de la Porte Dorée ne fut pas moins symbolique en soulignant l'importance de placer cette manifestation dans l'actualité de la migration dont le musée a pour mission de recueillir les

traces historiques. La littérature fournit des perspectives spécifiques permettant de mieux comprendre la réalité complexe du phénomène migratoire contemporain et les enjeux moraux et sociaux liés à ces parcours. C'était aussi l'objectif des deux tables rondes organisées au cours du salon.

Des histoires de transmission

La première, animée par Alexis Nuselovici (Nouss), s'intitulait : « Littérature, dynamique identitaire et transmission intergénérationnelle ». La « littérature » y occupe la première place. Il s'agissait de voir comment la littérature, en tant que telle, était susceptible d'éclairer certains questionnements que la sociologie ou la psychologie ont pu énoncer à propos de l'expérience migratoire. Trois auteurs ont participé à la conversation : Nathalie Azoulay (*Les Spectateurs*, POL, 2017), Jussy Kiyindou (*Quand tombent les lumières du crépuscule*, Présence africaine, 2017) et Linda Lé (*Héroïnes : un rêve éveillé*, Christian Bourgois, 2017). Une difficulté surgit d'emblée lorsqu'il s'agit de présenter les auteurs : les trois ouvrages traitant d'expériences de l'exil, mentionner leurs origines hors de France risque de susciter une analyse attribuant à ces dites origines

1. Le salon avait invité des éditeurs indépendants – Bruno Doucey, Intervalles, Le ver à soie, La boîte à bulles, Signes & Balises, Steinkis, Xérogaphes, Présence africaine – et des auteurs : Youcef Zirem (Intervalles), Fadela Chaïm-Allami (Xérogaphes), Jean-Yves Bertogal dit JYB (Xérogaphes), Sonia Ristic (Le ver à soie), Carolina Schutti (Le Ver à soie éd.) et Clémentine Baron (Le livre de poche).

INITIATIVES

étrangères le choix du thème de l'exil, minorisant ainsi le travail proprement littéraire dans l'écriture. Mieux vaut alors se contenter de résumer les romans, l'enfance inquiète d'un garçon sentant que l'enracinement en France de sa famille venue d'Algérie est fragile, le désir d'inscription à Paris d'un jeune adulte venu d'un Congo déchiré par la guerre, et le récit d'une correspondance entre deux descendants de l'émigration vietnamienne autour de trois femmes représentant plus ou moins glorieusement celle-ci.

Divers axes de questionnement furent empruntés. Le premier a repris la difficulté mentionnée ci-dessus : faut-il avoir connu l'expérience de l'exil pour en traiter en littérature ? Certes, Flaubert a écrit *Madame Bovary* et Marguerite Yourcenar *Les mémoires d'Hadrien*, mais peut-on supposer que l'exil soit une expérience d'une telle nature que seuls celles et ceux qui l'ont éprouvé, à titres divers, puissent en traiter ? De même, l'exil peut-il définir une identité ? Le lecteur constatera que les deux protagonistes d'*Héroïnes* sont désignés comme « V. » et « la correspondante », que le narrateur de *Quand tombent les lumières du crépuscule* n'est pas nommé, pas plus que son grand-père, figure titulaire de la narration, et qu'il en est de même pour enfants et parents dans *Les Spectateurs*. Pas tant un anonymat qu'une anonymisation, comme si l'exil contraignait à un certain effacement que symboliserait l'absence d'ancrage nominal. Est-ce le signe d'un déficit identitaire ou, au contraire, la marque d'un potentiel identitaire ouvert à tous les possibles ?

L'identité s'acquiert à la fois individuellement et dans la négociation d'un héritage transgénérationnel, une relation parents-enfants que l'on retrouve dans les trois ouvrages. Ces histoires d'exil comportent une spécificité, à savoir un élargissement ou une collectivisation de la mémoire familiale, comme si la dynamique transgénérationnelle de la conscience exilique passait par un partage avec d'autres que soi-même et que ses proches familiaux. L'exil est présenté d'emblée comme communautaire, pas comme fondateur d'une communauté mais comme appelant un tel cadre de réception.

On repère un tel élargissement à un autre niveau : le titre *Héroïnes* implique une mise en lumière, voire en scène, une piédestalisation ; le spectacle est impliqué dans le titre de Nathalie Azoulay, en l'occurrence les écrans de cinéma et de télévision ; enfin, le récit de Jussy Kiyindou sillonne les milieux du théâtre et de la mode qui fascine le narrateur. Dans les trois cas, la narration cède à une mise en images à prendre comme une mise à distance. Celle-ci est-elle indispensable ? L'extériorisation devrait participer à la construction subjective menée par un processus intériorisé : être sujet en exil mais pas sujet par l'exil. Autre facteur participant au phénomène : la codification culturelle. Les trois ouvrages font la part belle aux signes émanant de productions culturelles variées : le cortège des vedettes de cinéma américain des années 1940 dans *Les Spectateurs* ; Kafka d'une part, la photographie de l'autre dans *Héroïnes* ; les multiples mentions d'écrivains et l'averse d'exergues littéraires dans *Lumières du crépuscule*. L'expérience de l'exil est-elle si insaisissable pour le sujet qu'il doive en passer par ces appareillages représentationnels ou symbolisateurs ?

Le dernier axe revint sur le cadre même de la table ronde, le salon dont l'intitulé lie l'« exil » à la « migration », une notion socialement et politiquement précise. Il ne saurait être question d'évoquer l'exil sans évoquer les mouvements migratoires actuels et la situation dramatique en Europe et en France. Alors que les trois ouvrages se situent à des périodes migratoires antérieures, l'éclairage qu'ils jettent sur les blessures de l'exil ne manque pas de sensibiliser le lecteur aux souffrances des migrants d'aujourd'hui. Ainsi, au travers de ces axes, la table ronde a permis de prendre la mesure du rôle éthique que peut et doit assumer la production littéraire contemporaine en regard des questions de l'exil. Au-delà de ses fonctions esthétiques, l'écriture fonctionne comme un dispositif d'éveil des consciences, non dans une compréhension militante, celle que soutenait la littérature engagée d'antan, mais dans un partage du sensible, pour reprendre l'expression de Jacques Rancière.

Des migrations en dessins

La deuxième table ronde, animée par Marie Poinot et intitulée « Dire l'exil à travers la bande dessinée et les romans graphiques », a fait dialoguer Pierre Daum (*Les Linh Tho, immigrés de force*, La boîte à bulles, 2017), Valentine Goby (collection *Tous Français d'ailleurs*, Casterman) et Jessica Oubli (*Péyi en nou*, Steinkis, 2017). L'exposition *Albums, bande dessinée et immigration, 1913-2013* produite par le Musée national de l'histoire de l'immigration avait déjà souligné combien le genre de la BD est intimement lié aux migrations internationales et au monde des migrants d'où elle a été conçue et d'où elle a émergé. Cette table ronde proposait de s'intéresser à la forme éditoriale que représente la BD, le roman graphique ou illustré dans sa capacité à évoquer des histoires migratoires singulières.

Si la BD et les ouvrages illustrés ont le vent en poupe, l'intention des auteurs est-elle de surfer sur la vague en proposant d'adapter des histoires migratoires à ces formes éditoriales ? Ou plutôt est-ce une volonté d'élargir le lectorat à des audiences plus jeunes, une tentative de transmettre autrement, une volonté d'innover ou de renouveler les formes de la restitution d'un travail documentaire ou historique ? Cet échange a permis d'interroger une forme littéraire particulière qui allie textes et images de manière pluri-forme, et dans des genres qui font le relais entre la recherche et le monde des lettres et des arts. Cette combinaison des contenus discursifs et visuels peut-elle s'avérer être un atout pour l'énergie de la narration, la force de la transmission des récits et des mémoires des migrations ?

Les auteurs ont rappelé la nécessité de raconter ces histoires migratoires singulières qui restent peu connues dans la société française. Valentine Goby mentionne qu'en 2003, quand elle a initié cette collection « Jeunesse » chez Autrement avec un premier titre illustré sur les Espagnols venus à

Le festival LITTEXIL au Musée national de l'histoire de l'immigration. PHOTO ANNE VOLERY. © ANNE VOLERY.

Saint-Denis avant la *Retirada*, il n'existait pas d'histoires d'enfants, racontées à des enfants et liant différents territoires d'accueil, migrations et périodes historiques. Pierre Daum parle d'adaptation en BD d'une recherche historique sur les 20 000 paysans vietnamiens recrutés en 1939 pour travailler dans les usines d'armement en France, puis internés dans des camps dans le grand Sud où ils ont pour certains implanté le riz en Camargue. Avant les années 1980, cette histoire de migration forcée fut totalement oubliée mais l'auteur a pu faire témoigner les derniers survivants dont les mémoires étaient fragiles. La BD réalisée par Clément Baloup, dessinateur franco-vietnamien ayant déjà plusieurs albums sur l'histoire des migrations vietnamiennes à son actif, a décidé de mettre en scène l'enquête de Pierre Daum qui est devenu le protagoniste de l'album. Jessica Oubli a investi la BD documentaire pour raconter l'exil des populations antillaises vers la métropole française dans le cadre du Bumidom, cette agence étatique chargée dans les années 1960 de recruter des travailleurs pour le service

INITIATIVES

public. Cette histoire traumatique pour ceux partis et les familles restées dans les îles fait partie de son histoire familiale qu'elle a voulu reconstituer et comprendre à l'aide d'entretiens avec des témoins et des chercheurs. Ce sont toutes ces ressources qui font l'objet de la BD et interrogent aussi les mécanismes de l'oubli.

L'écriture littéraire, la recherche historique et le monde de la BD n'obéissent pas aux mêmes codes et aux mêmes démarches. Les images favorisent un ancrage dans des réalités humaines, une accessibilité et une diffusion plus facile des récits migratoires auprès de certains lecteurs par un recours à une mémoire visuelle. La forme plus dynamique, plus inventive et plus vivante des images permet de concilier la précision scientifique, la dimension véridique des histoires et une pluralité d'acteurs, d'ambiances et de sources iconographiques au service de l'ouvrage. La BD se met facilement au service de la vulgarisation : apprendre et comprendre en se divertissant. Elle permet de sortir du format scientifique classique, de faciliter l'accès aux connaissances didactiques. L'évolution de la BD vers la non-fiction, le succès de la BD historique et de la revue dessinée contribuent-ils aux réflexions sur la place des savoirs dans les pratiques culturelles et dans les mentalités ? Son type de narration plus souple permet-il des profondeurs de champ, des registres stylistiques, des reconstitutions de scènes et de situations ? Pour répondre à toutes ces questions, Valentine Goby explique que les images se confrontent aux récits d'enfants qu'elle a composés en apportant, grâce à l'imagination du dessinateur, des tas d'expériences signifiantes très fortes, diversifiant les visages, les corps, les situations à partir des sensations énoncées dans le texte. Les images ne légendent pas les récits mais elles revisitent les personnages et les questionnent sur leur identité ; elles apportent une dimension onirique et des résonances aux scénarios qui se trouvent ainsi enrichis. Pierre Daum remarque que la BD réinterroge la forme de la narration scientifique en lui donnant une autre dynamique : il faut faire feu de tout bois pour lutter contre le racisme et l'ignorance

en diffusant des histoires arides grâce à un ouvrage qui se lit plus facilement et rapidement. La BD a une « puissance de feu » plus forte que le livre scientifique qui se ressent dans la réception plus sensible des travaux historiques. Son rôle d'historien a consisté à exercer un contrôle scientifique tatillon sur l'adéquation entre les textes, les photographies et les archives fournis à Clément Baloup qui ont été sélectionnées pour la réalisation de la BD. Pour Jessica Oublié, qui n'est pas historienne ni journaliste, la BD est un champ disciplinaire imprécis qui peut investir les mémoires de l'immigration pour incarner des expériences à la fois individuelles et collectives en ménageant une structure narrative relativement neutre. La BD diversifie les points de vue des locuteurs, des témoins ou des chercheurs, et permet à tous ceux qui ont participé à cette histoire migratoire d'être représentés dans l'histoire de France comme « héros ».

Les ouvrages présentés lors de cette table ronde sont le fruit d'une collaboration entre écrivain et dessinateur. Comment former des binômes performants ? Marie-Ange Rousseau, la dessinatrice de *Péyi En nou*, a fait un travail préliminaire de documentation pour identifier des albums BD ayant un plan narratif et un graphisme appropriés à l'enquête sur les Antillais qu'elle était chargée de dessiner. Avec Jessica, elle a choisi d'intégrer le binôme comme actrices à part entière de la BD. C'est le même procédé d'écriture qui a été retenu par Pierre Daum et Clément Baloup pour *Les Linh Tho*. Le dessinateur a réalisé un montage des diverses sources comme un monteur fait un film à partir des *rushs*. Valentine Goby conclut cette rencontre sur le pouvoir de la fiction : le récit du réel est une fiction dans la mesure où il procède d'une reconstruction d'une expérience d'exil passée, vécue, qui s'avère être une aventure incroyable, excitante et qui réveille chez les lecteurs des sensations et des histoires personnelles enfouies au plus profond de l'être. Elle propose d'invoquer un « droit » à la mémoire pour remplacer ce terme affreux de « devoir » de mémoire comme art de nous raccorder à tous ces récits d'exil. ■